

Sur les Chemins du Cœur

Par Johann LARSEN

Note de l'auteur,

La première et la plus longue nouvelle de ce recueil, 'La Plaine' provient de la vie proche des agriculteurs que l'auteur a connue et partagée dans leur campagne, un coin de nature qu'il a apprécié tout au long de sa vie de travail.

Plusieurs nouvelles sont un voyage dans le temps et veulent montrer simplement la force d'humanité qu'il y a eu sur Terre au cours des siècles passés, malgré toutes les guerres, les tromperies et les mensonges dont ceux-ci ont été parsemés. Plusieurs nouvelles sont de la fiction bienveillante et d'autres assez proches de la réalité.

Il nous faut rester optimiste sur l'avenir du monde.

La vie est faite de rencontres, de circonstances et aussi d'un agglomérat de décisions difficiles, de moments d'amour, de non-dits et de rencontres très positives. L'humanité qui se dégage de l'ensemble de ces nouvelles, ne devrait pas vous laisser insensible.

Johann LARSEN

DÉDICACE

A mes amis du Chemin,

« Quand le dernier arbre aura été abattu,
quand le dernier fleuve aura été empoisonné,
quand le dernier poisson aura été pêché,
alors seulement nous comprendrons,
que l'argent ne se mange pas. »

Proverbe Indien

**Le bonheur n'est pas une destination,
mais bien une manière de voyager.
Proverbe brésilien**

**"Le Progrès n'est pas de donner plus
à ceux qui ont beaucoup,
c'est de donner suffisamment
à ceux qui ont peu."**

Franklin D. Roosevelt

La Plaine

La Plaine

Juin 1897,

Le soleil de l'été couvrait la plaine de Caen en ce début de juin. Les champs de blés s'épalaient, pleins de vie, sous le petit vent de mer qui provoquait de légères vagues jaunes-vertes sur les épis en croissance.

Samuel parcourait à cheval les chemins longeant ses terres, s'étendant à perte de vue sur la route de Falaise. Samuel Lefort était l'un des grands propriétaires terriens de la région Sud de Caen.

Veuf, il avait perdu sa femme et son enfant qui allait naître, quatre ans plus tôt. La fin de la grossesse avait été difficile et avant terme, le médecin avait décidé de précipiter la naissance. L'enfant se présentait par le siège et malgré les efforts déployés, - la décision d'une césarienne ayant été prise trop tardivement -, la jeune maman s'épuisa dans les heures de travail préparatoire. La vie la quitta sur le matin après huit heures d'efforts. En fait l'enfant qu'elle portait, avait le cordon enroulé autour de son cou et n'aurait pu être sauvé dans un accouchement ordinaire, il se présentait trop mal.

Samuel avait accepté les dernières explications données et avait sombré aussitôt, dans une

période noire de sa vie, où il ne désirait voir personne et surtout pas les gens de sa belle-famille.

Il avait déjà vingt six ans quand, sur les conseils de son père, il avait joint sa destinée à Jeanne, une jeune femme de 21 ans d'Urville, un proche village de Grainville-Langannerie, siège de la ferme familiale à plus de quinze kilomètres de Caen.

Le lien créé avait vu naître une des plus belles exploitations de la région sud de Caen.

Jeanne, fille unique, apportait dans sa dot 200 ha de bonnes terres qui venaient s'ajouter au 775 Ha de la famille Lefort, dont 75 ha de bois. Samuel était fils unique lui aussi, et le meilleur parti de la commune.

Les deux premières années de leur mariage avaient permis à Jeanne de prendre la maîtrise de sa maisonnée. Comme d'ordinaire dans le pays d'Auge, l'entrée d'une nouvelle femme dans une famille ne se faisait pas sans heurt. Samuel à l'image des hommes du pays, était resté éloigné, par principe, des aléas de cette arrivée dans la place, de son épouse, et ne lui avait pas été d'une grande aide.

Quand elle eût atteint un certain degré d'acceptation et comme ils disaient sur place, *'quand tous les crayons avaient été mis de*

longueur’, Samuel était devenu plus proche de sa femme et accepta de passer plus de temps dans son intimité.

Mais Samuel était un fermier assez autoritaire. Il connaissait très bien le travail agricole et n’acceptait guère la discussion de ses ordres. Il était fort bien entouré par des hommes de confiance, depuis longtemps sur la ferme : un chef cultures pour le blé, le maïs et le fourrage, un chef matériel pour l’entretien de toutes les charrues, les batteuses, les faucheuses, les herbes et les charrettes, un chef des troupeaux, car dans les fermes de Samuel, on produisait, de la viande en principal ainsi qu’un peu de lait, pour la consommation et la fabrication du beurre, pour les seules maisons du village. C’était Jeanne qui gérât le poulailler et elle avait un jeune apprenti pour s’occuper des cochons et du jardin de légumes.

L’ensemble de la propriété était divisée en 12 fermes de taille équivalentes de 75 ha chacune, dont une, la plus centrale, faisait le double en surface. Les douze métayers avaient tous, deux commis pour les aider à labourer, ensemer, et récolter. Chaque ferme élevait un troupeau de bêtes à viande de 30 unités et produisait plus de la moitié de sa surface en blé, 20 ha en maïs et 15 ha en fourrage, pour nourrir les bêtes.

Le temps de Samuel était surtout retenu l'été par le suivi des récoltes et une grande partie de l'année par l'entretien et la gestion du domaine. Il gérait ainsi les clôtures et les chemins qu'il fallait toujours entretenir, les haies, et les fossés pour éviter les engorgements liés aux orages.

La terre de cette plaine était de qualité et la production à l'hectare approchait les 50 à 55 quintaux de blé. Les métayers lui devaient 50% de la récolte de blé, de la production de viande et de lait de l'année.

1. la Solitude

Après le décès de son épouse en janvier 1893, et jusqu'en mai 1897, Samuel s'était enfermé dans un profond mutisme. Chaque jour il partait à cheval, un jour avec 'Tal', son alezan roux foncé de 5 ans, un autre jour avec 'Clo', la jument qu'aimait sa femme. Il lui avait acheté après deux ans de vie commune pour lui montrer qu'il l'appréciait plus qu'il ne voulait bien lui dire. Il tenait à elle. Elle avait compris ce rapprochement et, chaque semaine, il l'invitait à partager une sortie.

Jusqu'à ce qu'elle attendit son enfant, elle sortit régulièrement toute une matinée par semaine avec lui.

Il n'était pas très disert, Samuel, mais quand ils s'arrêtaient sur les collines qui dominaient Thury-Harcourt ou Falaise, ils descendaient de cheval et il s'approchait d'elle, posait son bras sur ses épaules et la serrait contre lui. Elle appréciait ces petits moments de proximité.

Quand elle attendit leur enfant, et qu'elle ne put sortir avec lui aussi facilement, dans les derniers mois, chaque semaine, après sa course matinale il venait passer une heure ou deux, pour prendre le thé en sa compagnie. Là encore, elle le remerciait de ne pas oublier le seul moment hebdomadaire qu'il lui donnait dans le cours de ses journées de travail.

Elle était consciente, car elle avait vu vivre son père, qu'une exploitation de 1.000 Ha ne fonctionnait pas toute seule, il y avait des absents, des blessés, des bêtes malades, il fallait être présent aux foires, être au courant des nouveaux matériels, des nouvelles semences, gérer les loyers et les fermages, entretenir les chemins et les bâtiments.

Mais elle le trouvait plus proche d'elle, surtout depuis qu'elle était enceinte.

Dans l'intimité Samuel n'était pas un homme violent. Elle savait quand il voulait. Grâce à deux ou trois regards lancés dans la grande salle à manger, et à son habitude, quand son désir le

tenait, de toujours venir l'embrasser dans le cou, lorsqu'il se levait de table, à la fin du repas du soir. C'était devenu un rite pour lui dire : c'est le moment. Et pendant plusieurs années elle se donna à lui de la même manière, dans la position dite du missionnaire.

Un soir, sans parole, il lui fit comprendre qu'il souhaitait autre chose. Tout d'abord, il y eut des préliminaires, il la caressa sur le ventre, les seins, le bas-ventre, choses presque interdites dans leur foyer. Elle qui était toujours sur le qui-vive, les muscles tendus, se plaça, par habitude, directement sur le dos pour le recevoir.

Par ses caresses, ce soir-là, Samuel l'obligea à se mettre nue, et à se tourner sur le côté et il recommença à la serrer. Il plaqua ses mains sur ses fesses, la caressa plus fermement, mais sans aucune brutalité, et elle commença à se détendre.

Il passa alors sa main entre ses cuisses par l'arrière et lui fit comprendre qu'il souhaitait la chevaucher. Ce n'était pas un péché mortel.

Elle accepta, s'étendit sur le ventre et lui présenta sa croupe. Il osa ses doigts dans son intimité ce qu'elle lui accorda aussi et apprécia en remuant son bassin, comme pour lui confirmer son accord. Ses doigts la pénétrèrent. Eh, oui ! Elle aima cette nouvelle approche.

Après plusieurs caresses réitérées sur l'intérieur de ses cuisses, il la pénétra et pour la première fois, elle prit du plaisir avec lui.

De ce jour leurs relations furent plus vives et sentimentales.

Elle lui accorda davantage sa confiance et en contrepartie, leurs sorties à cheval se terminaient parfois sous les draps. Pour le remercier elle osait le caresser sur ses parties intimes, ce qu'il redemandait. Et en général dans les jours suivants, elle recevait un cadeau, un bijou, des fleurs. Il aimait ainsi lui rendre sans paroles inutiles, une partie du plaisir qu'elle lui donnait.

Plus la naissance approchait, plus elle le sentait proche d'elle. Il avait embauché, pour l'aider, une autre personne qui s'occupait de la maison et un second apprenti pour aider le premier.

Jeanne pouvait ainsi organiser ses journées, et comme il ne voulait pas prendre de risque pour elle et pour le futur enfant, il l'emmenait se promener, certains matins dans son cabriolet, bien suspendu, et tiré par deux chevaux très doux.

Au bout de son territoire, à plus de quatre kilomètres de la demeure domaniale, il y avait une vieille ferme qui n'était plus habitée,

appuyée à un bois, elle donnait au flanc d'une vallée où passait un ruisseau tranquille.

La ferme elle-même était entourée d'un jardin à l'abandon, mais où les plus belles fleurs avaient pris le parti d'éclore entre les herbes folles, ces multiples couleurs sauvages mettaient en valeur les vieux murs de la maison.

Un matin Samuel, vint la chercher après avoir donné à manger aux bêtes et aidé à effectuer la traite des vaches de la ferme principale. Il l'installa dans le cabriolet bleu et posa sur ses genoux une chaude couverture écossaise, comme s'ils devaient se rendre à la ville.

Il faut dire que ce matin-là, une petite gelée blanche nappait les prairies.

Il installa une caisse de bois, sur le tablier à l'arrière du véhicule et il la rejoignit sur le siège, glissant lui aussi ses jambes près des siennes, sous la couverture.

Jeanne était heureuse des attentions de plus en plus explicites de son mari et une fois la grille de l'entrée du domaine disparue dans leur dos, elle posa sa main sur celles de son homme, qui tenaient les rênes, les chevaux allant d'un bon pas mais sans aucune précipitation.

Il la regardait avec des yeux différents de l'ordinaire et elle pensa de suite, qu'il lui préparait une surprise :

-« A quoi dois-je m'attendre ce matin ? », lui dit-elle, elle qui ne posait d'habitude aucune question.

-« Ah ! Tu penses à une surprise, Jeanne ? »

-« Oui, je t'ai trouvé très attentif à moi ce matin, et ça me plaît en plus beaucoup, quand tu prononces mon prénom. »

Pour toute réponse elle eut droit à un léger sourire, et presque aussitôt le cabriolet suivit les chevaux sur la droite, s'engageant alors dans un chemin récemment entretenu et inconnu d'elle pour sa destination.

Ils traversaient un bois où les derniers moineaux se faisaient entendre, ainsi qu'un coucou, dont le chant venait d'un plus lointain endroit.

-« J'espère que tu as un peu d'argent dans tes poches, Jean-ne. »

-« Pourquoi, dit-elle, parce qu'on entend le coucou ? »

-« Oui, c'est pour cela, répondit-il simplement. »

Le soleil perçait entre les chênes mélangés à des hêtres aux cimes immenses. Le bruissement des feuillages, ajouté au son des roues écrasant les cailloux du chemin auraient presque autorisé, pensait-elle, si ce n'était le froid du matin, une petite sieste, là toute seule avec lui.

Mais le cabriolet pénétrait déjà une jolie clairière en pente sous le soleil et elle découvrit le toit

d'une maison sur sa droite avec au pied, tout autour, un tapis de fleurs de toutes les couleurs. De la cheminée s'échappait une fumée blanche.

-« Oh ! Comme c'est joli ici Samuel, s'exclama-t-elle ! »

C'était une des premières fois qu'elle prononçait son prénom, pour ce qui n'était pas une question qui concernait le domaine.

Il la regarda dans les yeux et lui sourit. Les deux chevaux venaient de s'arrêter dans un même mouvement tranquille, devant la porte d'entrée de la mesure. Il descendit de l'hippomobile et lui tendit la main pour l'inviter à le rejoindre.

Relevant sa robe pourpre, Jeanne posa son pied sur le marchepied et il l'a souleva dans ses bras, pour la reposer, d'un geste souple en tournant sur lui-même, directement sur le perron de la maison qu'il ouvrit aussitôt devant elle.

Quelle surprise pour Jeanne de découvrir, en pleine campagne, une maison si bien décorée, si coquette, avec son feu de cheminée, deux ou trois beaux tapis étendus sur le sol en carreaux de terre cuite.

Et plusieurs meubles en merisier, cette teinte chaude : un vaisselier, une commode basse, un homme debout, cette belle armoire à une porte, avec au milieu de confortables fauteuils en cuir

vieilli, et un bureau directoire avec un fauteuil paillé.

Deux petites fenêtres éclairaient la grande pièce et le visage enchanté de Jeanne. Ses yeux le questionnaient.

-« Viens, Jeanne. »

Derrière une porte entr'ouverte, un lit surélevé avec un gros édredon, apparut à ses yeux.

-« C'est pour nous deux que tu as fait cela Samuel ? »

-« Oui, Jeanne, c'est pour nos ballades, maintenant et ensuite avec le futur bébé. Ça te plaît ? »

-« Naturellement, Samuel chéri, à qui ceci ne plairait-il pas ? »

-« Patiente une seconde en visitant la salle d'eau, je reviens. »

A son retour dans la grande pièce, elle vit que Samuel avait descendu la petite caisse à l'arrière du cabriolet. Elle était pleine de victuailles.

-« Bon, dit-il, nous avons là-dedans, plein de choses, Jeanne, pour arroser notre petit chez nous. Es-tu d'accord ? »

-« Ah ! Tout à fait. Pour une surprise c'est une surprise. Quand as-tu eu le temps de préparer ce lieu magnifique, Samuel ? »

-« Depuis que j'ai trouvé des ouvriers, pas trop du pays, afin que rien ne s'ébruite. Ils m'ont

arrangé cette ferme qui était à l'abandon et qui ne le méritait pas. N'est-ce-pas ton avis ? »

-« C'est mon avis aussi et ça me presse de tout essayer avec toi. »

-« Commençons par arroser ce lieu ensemble. »

Samuel déboucha une demi-bouteille de champagne. Jeanne était aux anges, heureuse de cette surprise, de cette magnifique maisonnette et encore toute à son étonnement de trouver un Samuel qui parle autant avec elle. Puis ils partagèrent ensemble un petit encas, fait de radis au beurre, de pâté de campagne et de blanc de poulet avec de la salade, suivi d'un bon clafoutis aux cerises. Jeanne fixait Samuel dans les yeux, en plein bonheur, il avait même osé avancer sa main sur son bras quand elle mangeait. Décidemment, il l'étonnait et quand il se montrait chaleureux, elle avait envie de lui et lui fit comprendre aussitôt le café pris, en enlevant sa veste et en commençant à déboutonner son corsage.

Il glissa sa chaise près d'elle et l'aida à se déshabiller. Il caressait ses seins retenus sous un bandeau de tissu. Puis il passa sa main sur sa nuque, enlevant les épingles de ses cheveux châtons qui s'étalèrent sur ses épaules. Il laissa ses doigts pénétrer sa belle chevelure, appuya sa paume sur l'arrière de son crâne, ce qu'elle

aimait, et approcha ses lèvres pour chercher un baiser qu'elle lui donna, plein de tendresse pour lui.

Il apprécia et en redemanda un autre alors qu'il appuyait doucement son autre main sur son ventre rebondi. Ce second baiser avait tant de fougue contenue qu'elle en fut émue.

Pourquoi leur avait-il fallu tout ce temps pour se comprendre ? Était-ce les parents, les habitudes de la région, ou simplement le fait qu'ils ne s'étaient pas trouvés par amour mais par raison, pour les affaires ?

Aujourd'hui, Jeanne était une femme qui avait décidé d'être heureuse avec son homme. Elle se leva, lui prit la main et l'entraîna vers la chambre. D'entrée elle lui défit son pantalon qui glissa sur le sol et elle déboutonna sa chemise. Il se libéra de son caleçon et ils disparurent l'un derrière l'autre dans les draps, tous les deux enfouis sous le gros édredon de plume. Le lit était frais, mais leurs corps étaient chauds de se retrouver.

Jeanne pressa ses fesses contre le ventre de Samuel qui ne demandait que cela. Lui-même passa sa main sur le ventre arrondi de sa femme et le caressa puis posa ses doigts sur le bas ventre.

Décidemment elle était heureuse de faire l'amour avec lui et lui participait à son bonheur.

Ils restèrent serrés longtemps l'un contre l'autre et le désir les reprit trois fois dans les deux heures qui suivirent.

Jamais ils n'avaient osé s'avouer qu'ils pouvaient ainsi, se caresser, profiter l'un de l'autre, se dire des mots tendres. Ils s'aimaient désormais et oubliaient le silence en se serrant dans les bras, pleins de tendresse.

-« Finalement, tu vas aimer cette maison, plus vite que la grande, Jeanne. »

-« C'est toi que j'aime parce que je t'ai trouvé dans cette maison. Merci Samuel pour cette belle journée, celle de ma découverte des plaisirs avec toi. »

Quand ils retournèrent en fin d'après-midi, après avoir pris le thé ensemble et profité encore longtemps du feu de la che-minée, ils se serraient l'un contre l'autre dans le cabriolet.

Pour Jeanne, ce fut le premier jour du reste de sa vie.

2. Le Projet

Aujourd'hui, quatre ans plus tard, en revenant à leur maison, où il avait tout conservé intact, il se remémorait les moments vécus en cette première journée, avec Jeanne, il se demandait pourquoi son orgueil l'avait empêché d'aller plus tôt, à la rencontre de cette femme, belle, qui ne demandait qu'à l'aimer. Cette disparition ajoutée à toutes ces journées perdues loin d'elle, ajoutaient à son spleen.

L'espoir revint quand il pensa à tout ce qu'il aurait pu entreprendre avec Jeanne s'ils avaient pu vivre ensemble, entre leur amour et celui de leur petite fille.

Ils avaient des moyens et ils auraient obligatoirement eu l'envie de faire et de partager leurs capacités avec d'autres. Une idée le percuta : celle de créer une école ouverte aux enfants de ses métayers et de ses commis.

Oui, c'était cela qu'il devait entreprendre pour perpétuer l'esprit de Jeanne.

Dès le lendemain, il sortit Tal, son alezan, de l'écurie avant 7 heures et prit le chemin de Caen. Il se rendit directement chez Louise qui tenait toujours sa maison des rencontres, rue St Jean. Louise avait un peu vieilli mais n'avait pas perdu la mémoire.

-« Bonjour Samuel, voilà un revenant qui nous avait sans doute oubliés. »

-« Non, non, je ne vous ai pas oubliées, mais ce que j'ai vécu j'aurais tellement aimé l'éviter. »

-« Nous avons su, Samuel, mais qu'est-ce qui t'amène aujourd'hui, tu as besoin d'une demoiselle ? »

-« Oui, j'aurais besoin d'une demoiselle, et tu pourrais m'aider, car tu connais beaucoup de monde. Sais-tu où je pourrais trouver une jeune enseignante ? »

-« Je pense que ce n'est pas difficile, les écoles ont rouvert cette semaine dans le quartier et je suis persuadé que plusieurs jeunes femmes recherchent un poste. Veux-tu que je me renseigne ce matin ? »

-« Oui, ce serait bien. Je peux repasser à midi, je t'invite à manger rue du Vagueux, et tu me diras qui je peux rencontrer. »

-« D'accord à ce midi, Samuel. »

Il partit en ville, trouver un menuisier pour lui fabriquer des tables, des bancs et un tableau.

Puis il passa chez le grand libraire du centre, la Société Frérot, pour voir avec eux, les livres nécessaires pour des écoliers qui débutent.

Enfin il se rendit chez les sœurs ursulines, et leur expliqua l'esprit dans lequel il voulait créer une école pour les enfants de ses métayers, et il leur demanda toutes les bases nécessaires pour qu'une classe puisse ouvrir dans son domaine. La

sœur Supérieure, en plus de lui indiquer les points indispensables à cette création, lui précisa qu'une des sœurs pourrait les aider pendant quelques semaines pour mettre en place cette première école. Il la remercia sincèrement.

Depuis Jules Ferry en 1880 et 1881, l'école était devenue obligatoire après 7 ans, mais que pour les bourgs de plus de 500 habitants. Puis les écoles ouvertes aux filles devinrent elles aussi, obligatoires.

Le 30 octobre 1886, la Loi Goblet avait organisé l'enseignement primaire (écoles maternelles, classes enfantines, cours élémentaire et écoles d'apprentissages) mais les campagnes reculées restaient oubliées.

Sur le retour vers la rue St Jean, il croisa une grande scierie, jumelée avec une menuiserie. Beaucoup d'ouvriers s'affairaient dans les cours, avec des matériels de levage assez sophistiqués. Il demanda le patron.

Un grand homme jovial vint vers lui, la main tendue. Il toucha sa casquette de sa main gauche. « Eugène Massard, dit-il. »

-« Samuel Lefort. » Samuel le salua et lui demanda si dans sa menuiserie il construisait directement des maisons ou des salles de réception.

Il venait justement d'en construire une et il l'invita à venir la visiter.

Cette petite maison, comme il lui expliqua, pouvait être agrandie sur un ou deux côtés et une terrasse était possible sur le devant de la maison, c'était utile pour « prendre l'air le soir ou faire sécher le linge, dans notre pays à ondées rapprochées » précisa-t-il avec le sourire. La maison avait une salle d'eau et était équipée d'un petit coin d'aisance facilement nettoyable.

Samuel était intéressé et le menuisier s'en rendit compte :

-« Vous avez un projet particulier à réaliser, lui demanda-t-il ? »

-« Oui, j'aimerais construire une ou deux belles salles de classe et une petite maison comme celle-ci avec deux chambres pour accueillir l'enseignante.

Pourriez-vous me dire vos possibilités pour cela ? »

-« Pour la maison, ce serait sans problème, je vais vous laisser un plan avec deux chambres; pour la salle de classe, j'ai besoin de connaître la surface et savoir si je peux laisser des poteaux apparents au centre afin de consolider la toiture et permettre une salle plus grande au sol, ce qui

imposera simplement des traverses de soutien sous le plancher. »

-« Je vous dis oui pour la présence de poteaux, ce serait sans problème. Dites-moi quel serait le prix pour la maison livrée-montée ? »

-« La maison dans laquelle nous sommes, est livrée-montée pour 500 francs. J'imagine que la classe pour une surface un peu plus grande mais sans cloisons particulières, sauf pour la salle d'eau et le cabinet d'aisance, serait au même prix. Et pour une deuxième classe, je vous ferais 10% sur le prix global. »

-« Etes-vous à la recherche de bois pour construire, Monsieur Massard ? », demanda Samuel.

-« Heula ! Ça c'est sûr ! Le bois de construction, il faut aller le chercher de plus en plus loin. Et ce sera une difficulté certaine, dans les prochaines années, avec un prix en conséquence. »

-« Je suis d'accord sur le prix que vous me proposez pour les maisons et classes, si vous acceptez que je vous en paie une partie en vous livrant du bois. J'ai du chêne, du hêtre, du mélèze et du cerisier sauvage, en assez bonnes quantités. »

-« Etes-vous loin de Caen, Monsieur Lefort ? »

-« Non pas vraiment, à 19 kms sur la route de Falaise. »

-« Votre défunt père ne s'appelait-il pas Eugène, comme moi ? »

-« C'est cela, vous le connaissiez ? »

-« Oui, bien sur, c'était un ami d'enfance quand il venait chez votre grand-oncle Elie Lefort, à Bourgebus. En ce qui concerne le bois, vous m'intéressez beaucoup Monsieur Lefort. Je vous le déduirai sur le prix des bâtisses, au prix auquel je m'approvisionne et je retirerai moi-même le bois à partir de vos chemins, si vous êtes d'accord.»

-« Ça me convient parfaitement. Auriez-vous des délais intéressants pour construire ? »

-« J'ai plusieurs maisons de prêtes à poser, continua Monsieur Massard, car il faut le faire avant l'hiver. Je pourrais vous monter la maison et la classe pour la fin septembre. »

-« Topez-là, ça me convient ! Prévoyez deux classes séparées mais un peu liées entre elles, si vous voyez ce que je veux dire. »

-« Est-ce que présentées en angle avec un grand préau terrasse qui les lierait, ceci vous conviendrait ? »

-« Je le vois très bien ainsi, c'est parfait. »

-« Avançons au bureau et je vous donne les plans. »

Dans une seconde maison qui lui servait de bureau, Eugène Massard lui offrit le café-calva et

lui donna les plans des maisons ainsi qu'un plan rapide des deux classes en angle droit avec un grand préau les liant par l'entrée. Samuel glissa les plans dans sa veste et fixa rendez-vous avec le menuisier pour voir le bois et l'endroit où devaient-être construites les bâtisses.

Il repartit chez Louise, avec l'idée de construire les deux premières salles de classe et la maison pour l'enseignante qu'il allait choisir. Il allait mobiliser ses métayers sur ce projet. Le midi, il déjeuna avec Louise qui l'informa sur tout ce qui s'était passé sur la ville depuis plusieurs années. Sa maison était toujours un des hauts lieux de rencontre. Il lui fit part qu'il reviendrait chez elle mais qu'aujourd'hui, aider les jeunes à lire et écrire était sa priorité.

-« Louise, est-ce que tu as pu relever ce matin dans ta recherche, une ou plusieurs personnes intéressées pour devenir enseignantes ? »

-« Oui, lui dit-elle, je pense avoir plusieurs personnes. Tu pourrais en rencontrer deux dès aujourd'hui, et deux autres chez toi éventuellement car elles ne seront pas libres cet après-midi. »

-« C'est formidable, Louise, et en plus tu as peut-être fixé les rendez-vous ? »

-« Naturellement, car j'imagine que tu repars en fin d'après-midi ? »

-« Exact. »

-« La première sera à 14h30 chez moi, et la seconde une heure après. Ainsi dès 16H30, tu pourras repartir. »

-« Parfait, je te remercie. Tu peux me dire comment tu les connais ! »

-« Deux des jeunes femmes sont les filles de mes clients, une autre travaille chez les sœurs et la quatrième enseigne déjà depuis un an. »

-« C'est très bien, et en aurais-tu une à me proposer en premier ? »

-« Non, je pense simplement qu'elles ont toutes, les capacités d'enseigner et peut-être, trouveras-tu ton bonheur avec les deux premières. »

-« Je verrai cela. »

Ils finirent leur repas et Louise le ramena à sa maison, très proche de son lieu de travail, et dès 14h30, une servante introduisit une grande jeune femme dans le bureau de sa maîtresse.

Samuel lui donna le bonjour et l'invita à s'asseoir.

-« Je ne sais comment vous avez été prévenue par mon amie Louise, mais je m'appelle Samuel Lefort et je recherche une personne qui accepterait d'enseigner à de très jeunes élèves incultes, la lecture, l'écriture et les opérations.

J'ai douze métayers qui ont tous des enfants entre 5 et 12 ans et 25 commis qui, pour certains, ont des enfants eux aussi.

Près de chez moi il y a un petit bourg où les parents verraient d'un bon œil que leurs enfants soient éduqués. Seriez-vous intéressée, Mademoiselle, pour prendre en main la gestion de cette première école ? »

-« Oui, naturellement, je cherche à enseigner, mais peut-on mélanger des enfants de 5-6 ans avec des jeunes de 10-12 ans ? Peut-être faudrait-il commencer par les plus grands car, dès leurs 13 ou 14 ans, ils seront apprentis ou retenus aux champs. »

-« Vous avez raison, je veux les aider, mais j'ai besoin d'être guidé. Nous pouvons voir les parents qui dans un premier temps sont d'accord pour leurs enfants et ensuite juger du mieux à faire. Etes-vous d'accord sur la méthode ? »

-« Oui, sans problème, » confirma-t-elle.

-« Je pense qu'il y a beaucoup de choses à analyser pour créer l'école, pour ma part je vais faire bâtir une maison pour que vous puissiez y vivre et une salle de classe ou peut-être même deux dès le départ. Mais j'aimerais que vous puissiez venir voir où nous sommes, que nous parlions de vos appointments et de vos besoins pour enseigner et que nous puissions juger de tout ce qui vous est nécessaire. »

-« C'est très gentil. Mais vous, Monsieur Lefort, où habitez-vous ? »

-« Je suis sur la route de Falaise, à Grainville-Langannerie, ce n'est pas très loin, 19 kms de Caen. La distance vous dérange-t-elle ? »

-« Non pas du tout. Mais c'était juste pour situer. C'est très bien. »

-« Une diligence passe tous les jours à midi. Si vous venez au domaine prochainement, vous resterez pour dormir car il nous faudra voir tous les aspects pour votre travail et je vous paierai votre déplacement. Est-ce que cela vous convient ? »

-« Parfaitement. »

-« Pourriez-vous venir dès demain ? »

-« Oui, je serai chez vous à midi. »

-« Je vous ferai chercher à la diligence près de l'église. Puis-je connaître votre nom ? J'aurais du commencer par cela. »

-« Je m'appelle Emilie Guyomard. »

-« Très bien Mademoiselle Guyomard, je vous dis à demain. »

-« A demain Monsieur Lefort, je vous apporterai mes certificats et peut-être les quelques livres, nécessaires et ceux indispensables pour débiter l'enseignement. »

-« C'est très bien, merci d'être venue me rencontrer cet après-midi et à nouveau merci de répondre favorablement à une première visite. »

Emilie Guyomard partie, il reçut aussitôt une autre jeune femme un peu plus âgée, lui semblait-il, à qui il donna son objectif mais qui lui demanda rapidement si l'école existait déjà et si elle était basée à Caen, car elle ne souhaitait pas se déplacer. Donc l'entretien prit fin très rapidement.

Avant son départ, il revit Louise à qui il fit part des deux entretiens, mettant en valeur celui d'Emilie Guyomard. Louise ne connaissait pas ses parents.

Il la remercia pour son aide indispensable et nota les deux adresses des autres personnes à qui il allait écrire sauf si Emilie Guyomard était directement intéressée, par le poste proposé.

Il en avait le souhait profond, car il avait trouvé cette jeune personne réceptive et très intéressée par son projet.

3. les Responsables

En revenant dans son Domaine, il se remémorait cette jeune fille aux cheveux clairs qui lui semblait avoir suffisamment de caractère pour s'imposer dans cette nouvelle aventure. Puis il songea à Jeanne qui aurait sans doute aimé l'accompagner dans ce beau projet.

Dès le lendemain matin, il réunit ses trois responsables et leur fit part de son souhait de créer une classe d'école pour les enfants du Domaine.

Ceux-ci l'écoutait avec attention, mais il sentait comme une réticence réelle dans leurs regards-mêmes.

-« Vous avez tous des enfants ? », leur demanda-t-il.

Tous les trois firent signe que oui, en opinant du chef.

-« N'avez-vous donc pas envie de voir vos enfants, plus tard, titulaires d'un bon poste dans l'administration, faire un bon mariage, et s'assumer seuls ? »

-« Naturellement, répondit Jules, le chef des cultures. Mes deux garçons ne pourront peut-être pas être responsables des cultures comme moi. A la réflexion, j'aimerais bien qu'ils sachent lire et écrire, ce que nous essayons d'ailleurs de leur apprendre avec ma femme mais nous avons des lacunes aussi. »

-« C'est bien Jules, et toi Alfred, qu'en penses-tu ?

-« Ce serait une très bonne chose, le monde de ceux qui décident est celui de ceux qui savent. Avec ma femme, tous les deux, nous aimerions

bien être aidés aussi, comme Jules et sa femme. »

-« C'est pour cela que je vous ai choisis, j'imagine Robert que tu penses comme eux, c'est important de savoir lire et compter ? »

-« Oui, je pense comme eux, votre souhait m'étonne mais je le trouve intéressant. Que nous faut-il faire pour vous aider à le mettre en place ? »

-« Tout d'abord merci d'adhérer ainsi tous les trois à ce projet, car il nous faut éduquer nos enfants, ce sera le plus beau cadeau à leur faire pour qu'ils soient indépendants plus tard.

Mais j'ai besoin que vous appuyiez ma volonté de mettre en place, car les objections vont venir de partout.

En effet le besoin de bras aux champs va être encore plus criant si les enfants sont à l'école mais j'ai aussi des idées pour combattre ce frein à l'éducation. Tout d'abord, vous m'avez dit que vous seriez intéressés pour vous-mêmes et vos épouses.

C'est bien, je vais prévoir dès à présent, une deuxième enseignante, la première ne pourra pas former les enfants dans la journée et les parents en fin de journée. Et pour faciliter l'accord de tous, nous allons embaucher davantage de commis que nous répartirons sur

les fermes afin de remplacer ceux, dont les fils sont en âge de travailler et les parents qui ne pourraient pas s'occuper de la traite un soir ou l'autre. Pensez-vous que ce soit une bonne solution ? »

Jules, regarda Alfred et Robert et prit la parole :

-« C'est une bonne solution mais nous pouvons aussi développer une autre méthode de travail, une organisation nouvelle. »

-« Nous t'écoutons Jules. »

-« Nous allons entrer en période hivernale, avec moins de travail dans les champs, si nous avons quelques bras supplémentaires nous pouvons concentrer les hommes sur certains gros travaux indispensables et les équipes diminuées feraient à tour de rôle, les clôtures, les fossés, le bois et d'autres petits travaux et ceci laissera à tous des demies journées libres pour aller à l'école. »

-« J'aime bien cette idée, ajouta Samuel. Qu'en pensez-vous ? »

Les deux autres hommes acquiescèrent.

-« Où sera cette école demanda alors Robert ? »

-« J'y viens, continua Samuel, je pensais d'abord trouver le terrain pour y construire les bâtiments, devant la propriété sur la gauche où il y a un grand bois. Entre les grilles de l'entrée et la maison du Domaine, nous trouvons cette

grande clairière de deux ou trois hectares d'où nous tirons que du foin.

En construisant assez loin du bois, pour que les bâtiments profitent au mieux du soleil de la journée, ils seraient protégés des vents du Nord et du Nord-ouest. Et les enfants auraient de l'espace pour jouer. Est-ce le bon endroit ? »

-« Ah ! Pour ça, oui, indiqua Alfred. On pourrait délimiter les lieux facilement et débroussailler un espace pour l'ensemble. En plus c'est central et un peu en hauteur. »

-« Très bien, on voit pour cet endroit tous les quatre. J'ai prévu deux salles de classes et une maison pour les enseignantes. Le menuisier peut nous construire tout cela pour la fin du mois de septembre. Il faut donc préparer le terrain assez vite, mais il viendra demain pour donner, lui aussi, son avis sur le terrain retenu et là encore, j'ai besoin de vous pour choisir du bois : chêne, hêtre, mélèze et cerisier sauvage.

Une partie de ces constructions sera payée par le bois que la scierie viendra prélever. Pourriez-vous me dire si nous avons déjà de beaux fûts en attente de coupe ou de transport ? »

-« Nous avons environ 40 fûts de chêne, précisa Jules, qui sont prêts à l'enlèvement, de très beaux fûts droits, des hêtres et des mélèzes mais pas

de cerisier. Il faudrait voir Pierre et les choisir avec lui, plutôt dans la coupe de l'Ouest. »

-« Tu as raison Jules, je te laisse faire l'inventaire avec Pierre. Tu en profites pour voir tout ce qui nous reste en bois de chauffage pour cet hiver et le prochain. Il faudra prévoir deux classes à approvisionner et une maison en plus.»

-« Pour cela, ce ne sera pas difficile, dit Jules car j'ai fait le point la semaine passée et je suis en train de le mettre par écrit. »

-« Merci les gars, de votre aide pour faire comprendre à chacun ce que nous allons entreprendre avec l'école sur le Domaine, conclut Samuel. Tous seront gagnants et les enfants seront plus heureux. »

Ils se quittèrent il était 10 heures.

4. La maison

Samuel se rendit aux écuries où il prépara Clo. Ils filèrent ensemble vers la maison du bois.

Le soleil les accompagna et la clairière avec ses fleurs de fin d'été, était baignée de lumière. Il laissa Clo se promener librement dans l'espace et pénétra dans la maison.

Il ouvrit toutes les fenêtres pour laisser l'air vivifiant de ce matin-là pénétrer les pièces.

Muis il prit dans un placard une bouteille de vin et se versa un verre.

-« Voilà Jeanne chérie, dit tout haut Samuel, notre projet d'école est désormais sur les rails, merci encore de m'avoir soufflé l'idée et de m'accompagner sur ce projet. Nous aurons ainsi le plaisir de voir grandir des enfants heureux. » Il goûta le rosé de bordeaux qu'il avait ouvert, et le trouva bien agréable.

Assis à la grande table où ils avaient mangé, l'un près de l'autre, plusieurs fois, il suivait des yeux, par la porte ouverte, Clo se promener et brouter tranquillement dans la clairière, tranquille comme quand sa maîtresse était là.

Aujourd'hui il était à la fois ravi de la très rapide évolution des choses et immensément triste de cette absence malheureuse de l'être aimé.

Mais elle était encore là près de lui, dès qu'il fermait les yeux, et il s'imprégnait de la force de son parfum qui vivait encore dans la chambre.

Après une heure passée à la maison, il la referma pour retourner au Domaine.

Il fit un petit détour pour visualiser l'endroit où serait construite la future école. En définitive, elle ne serait pas très loin du village de ses métayers, mais il y avait bien cent mètres de bois à traverser pour aller jusqu'au village. Il ferait élargir et nettoyer le chemin.

Une idée nouvelle lui traversa l'esprit, il en reparlerait très vite, à Jules et aux autres responsables.

5. Le rendez-vous

Il arriva au Domaine, et entra dans sa vaste maison de Maître de plus de 15 pièces sur trois niveaux.

En rez-de-chaussée, sur la droite de l'entrée, la grande salle à manger, suivi d'une petite salle plus agréable pour 5 ou 6 invités. En arrière, les cuisines, les débarras et réserves.

Sur la gauche du grand hall, en façade, un salon face à la cheminée de grès, Samuel y travaillait parfois sur un petit bureau Empire avec autour de la pièce une bibliothèque, qui couvrait deux murs entiers et menait par une porte arrière sur un autre grand salon ouvert lui aussi sur deux façades sur le jardin anglais, bien entretenu par Pierre, l'horticulteur du Domaine.

C'est à lui, Pierre, son homme de confiance au même titre que Jules, que Samuel avait confié d'attendre Emilie Guyomard à la diligence de midi. Et quand il revint au Domaine, Emilie était déjà présente dans le grand salon et elle découvrait le jardin anglais par la fenêtre d'angle.

-« Bonjour Mademoiselle Guyomard, merci d'être venue nous voir. Avez-vous fait bon voyage jusqu'au Domaine de Beauregard ? »

-« Bonjour Monsieur Lefort, merci de m'accueillir dans votre beau Domaine et mon voyage jusqu'ici a été excellent. »

-« Que puis-je vous offrir comme rafraîchissement, une limonade, un petit vin blanc ou une coupe de champagne ? »

-« Puis-je être franche avec vous ? »

-« Naturellement, Mademoiselle Guyomard. »

-« Je choisirais un petit verre de vin blanc et merci de m'appeler par mon prénom, ce sera plus simple. »

-« Si vous le voulez, pour moi c'est Samuel. J'ai au frais un très bon Chenin. Ceci vous conviendrait-il, Emilie ? »

-« C'est parfait. Dites-moi Samuel, où souhaitez-vous construire l'école ? »

-« Vous êtes passée devant en venant avec Pierre, mon fidèle jardinier. J'ai pensé et vu avec mes chefs d'équipe que la clairière à droite en venant depuis l'entrée du Domaine serait bien pour tous. Voyez-vous, Emilie, l'endroit dont je vous parle ? »

-« Oui très bien, dans le cabriolet, je réfléchissais justement à cette clairière comme un excellent

endroit, en circulant devant. Certains esprits peuvent se rencontrer, ajouta-t-elle en riant. »

La réflexion le fit sourire et il lui versa du Chenin blanc dans un beau verre de baccarat ciselé qu'il lui tendit et s'en servit un verre pour lui.

-« Merci dit-elle, ma réflexion vous a fait sourire, Samuel. »

-« Oui, car mon dernier choix pour cet endroit, date de ma discussion avec mes responsables des métiers, ce matin-même, et en plus c'était ma première idée. Vous comprenez mon plaisant étonnement, Emilie. »

-« Oui c'est intéressant. Je vois aussi sur votre table de salon que vous avez déjà collecté différents livres pour les enfants. Ils ont tous beaucoup d'intérêt. Plus particulièrement ceux de grammaire, de calcul et d'histoire-géographie. Ils sont parfaits, tout comme les livres de contes, pour les plus petits. »

-« N'hésitez pas à me faire connaître ce que vous trouvez indispensable pour travailler avec eux tous. Mais je ferai même mieux, je vous donnerai toute procuration pour commander directement à la grande librairie de Caen, la Sté Frérot, tout ce qui vous est nécessaire en matériels, papier, crayons et livres. J'ai aussi une bonne nouvelle pour nous tous, mes responsables seraient heureux, eux aussi, avec leurs femmes de

recevoir des cours le soir. Je pense que vos cours vont avoir du succès, Emilie. »

-« C'est très bien, car s'ils voient l'intérêt de l'éducation pour eux, en tant que parents, ils ne seront pas un frein à l'école pour leurs enfants, au contraire. »

Décidemment cette femme malgré son jeune âge, comprenait vite et son approche plaisait à Samuel. Elle était libre en pensée et s'exprimait très naturellement. Plus il l'écoutait, plus il pensait qu'elle était l'élue pour ce poste, mais son rôle évoluerait, à son avis, très rapidement.

-« Comment trouvez-vous ce petit Chenin, Emilie ? »

-« Rafraîchissant. Il reste bien en bouche. Je l'apprécie bien. »

-« Je suis très heureux qu'il vous plaise, car j'en ai des cageots dans ma cave. Je ne sais pas si je vous en ai fait part hier, Emilie, mais j'ai, avec moi, les plans précis de la maison qui sera construite pour vous et celui des deux classes et du préau qui les liera. Les voici. », et il lui tendit les dessins. « Je vous laisse les découvrir. »

-« Ah ! C'est très bien, il y aura un cabinet d'aisance dans la classe et dans la maison. Et un très bon poêle central. Le préau entre les deux classes sera bien pratique lui aussi. Ça me plaît,

Samuel, lui dit-elle. Combien de temps faudra-t-il pour construire tout cela ? »

Toujours simple et directe.

-« En fait, nous voyons demain matin le menuisier, si nous construisons tout en bois, nous parlons de la fin du mois de septembre. Ce sera rapide n'est-ce-pas ? Je vous propose, Emilie de déjeuner dans le petit salon et d'aller ensuite visiter le site et puis nous irons ensemble, jusqu'au village des métayers. »

L'après-midi passa en promenades et en discussions sur les différents besoins. Une seule question trahissant une certaine inquiétude de la part d'Emilie, surgit dans la visite du lieu :

-« Ne serais-je pas trop isolée la nuit, à l'écart et du village et du Domaine, demanda-t-elle à Samuel ? »

-« J'y avais aussi pensé, lui répondit-il, et ne soyez pas inquiète, Emilie, j'aurai une réponse intéressante, à vous proposer, dès demain matin. »

-« Très bien, dit-elle, je vais préparer ce soir la liste du nécessaire en fournitures diverses pour l'école, sans oublier les livres, car la librairie a dû être dévalisée avec le début de l'année scolaire. »